

## La voie du retour

par Harry Bernard  
de la Société Royale du Canada

L'invitation au voyage demeure moins engageante qu'aux débuts. Rien de comparable à la pluie, pour noyer les enthousiasmes. En forêt surtout, loin des formes de la civilisation. Après une semaine, nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour. Désespérant d'atteindre au Mondonac, d'y pêcher et d'en revenir, nous délibérons autour d'une bougie fichée dans un goulot de bouteille, et décidons de regagner la rivière Vermillon.

Il ne s'agit plus d'exploration, de découvertes, mais de tuer le temps avec un minimum de désagréments, pour lui comme pour nous. A la première lueur du ciel bleu, nous reporterons canots, et paquets. Il faut reprendre en sens inverse le terrain parcouru, le minuscule lac sans nom, le crique moins rébarbatif, parce que gonflé par l'eau des nues et des pentes. Enfin, la verte étendue du lac Ottawa, où peut-être se montreront les bêtes promises depuis longtemps.

Si le ciel se nettoie, les orignaux continuent de bouder. De même les cerfs et les ours. Seules les chauves-souris se produisent, qui recommencent d'empanier le camp où nous arrivons à midi. Quelques unes dorment la tête en bas. Les autres se débattaient dans les arbres et d'autres nichent dans les coins d'ombre. Campeau en cueille une demi-douzaine à la carabine, qui étroit de sang le plancher de bois, tandis que les survivantes se joignent en un vol de sabbat où l'on cherche une fée maléfaisante chevauchant son manche à balai.

La chauve-souris est un animal dont les particularités ne laissent d'étonner. Mammifère qui vole, faux oiseau. Insectivore actif et utile, sa protection s'impose au même titre que celle des crapauds de plus repoussants, des couleuvres, de la plupart des carnassiers de l'air, diurnes ou nocturnes. La femelle porte ses petits et les allaite, comme la souris et la rate, la chatte, la vache et la baleine. La bête à de blanches dents pointues qui mordent au sang, quand on essaye de la saisir à main nue. Elle possède aussi une sorte de sixième sens, vivant appareil de radar, qui lui permet d'éviter en son vol rapide, même les yeux bandés, les obstacles où se déchirerait la délicate membrane de ses ailes. Qu'on essaye de tuer une chauve-souris avec un bâton, le soir entre chien et loup, quand il s'en promène quelques douzaines à hauteur d'homme. L'en suis, après des années, à enregistrer un succès du genre. La souris ailée perçoit la moindre vibration à distance, semble s'amuser à couriser le danger, le frôler, l'éviter.

Pendant que Madeleine prépare le repas, les hommes attachent un canot sur le jeep, entassent dans le véhicule le bagage inutile pour l'instant. Nous dormirons à l'ancien camp du barrage Gilardo, avant de remonter le Vermillon en direction des lacs Catin et Travers, pour rallier à la fin la nappe blonde du lac Clair. Houle ne nous accompagnera pas, qui regagnera le poste du Chapeau de Paille. Il nous attendra dans cinq jours au Gilardo, pour nous ramener à la société des hommes.

Les bleuets continuent de grossir, plus juteux et plus sucrés. Nous en cueillons une demi-terrinée en un rien de temps. La chienne mange son dessert avant la viande, sur les tiges. Nous lui avons appris à se servir, lui offrant une poignée de baies, puis une branchette lourde de découvrir la manne bleue. Une fois instruite, elle n'oublie pas.

La clairière témoigne des modifications apportées par l'homme au paysage sylvestre. Il ne resterait pas une bâtisse debout, ni une planche pourrie, un clou rouillé, que la flore commettrait ses indiscretions. Au temps des chantiers, l'avoine et le foin des chevaux échappèrent et là des graines apportées du sud, qui prirent racine dans le maigre gravier. Ainsi s'explique la présence du bouton d'or et de la marguerite, de la brunelle, du plantain, du trèfle alsik et du rouge. Autant d'espèces qui n'appartiennent pas à la forêt inviolée. Si la floraison date pour quelques unes, les feuillages dans les herbes ne trompent personne.

Avant de quitter les lieux, je montre à mes compagnons une épinette originale, ou à l'esprit fantaisiste, si tant est qu'un épicea, de son nom véritable, se puisse permettre de la fantaisie et de l'esprit. Assez grosse, diamètre de quatre à cinq pouces, elle croit aussi droit que ses voisines, après des contorsions d'arbre-serpent. A deux pieds du sol, elle se retourne sur elle-même et forme de son tronc un O presque parfait, avant de monter vers le ciel. Je connais depuis longtemps cet acrobate, m'étonne chaque année que personne ne l'ait coupé pour le transformer en pied de cendrier. Je le préfère en son monde, où son charme étrange s'ajoute à tant d'autres. Je n'aime pas plus les arbres-cendriers que les animaux empaillés.

Après le lac Ottawa, où irons-nous ? Quelqu'un suggère le lac Crapaud, voisinage de la rivière Savane, où chassent des brochets énormes. Ne le connaissant que de réputation, nous enquêtrions volon-

tiers à son sujet. Madeleine nous amène à changer d'idée. Après son expérience des mauvais terrains et des pluies diluviennes, elle rêve plages de sable doux, tranquillité sans moustiques. Chacun s'incline devant ce désir. Après la description du Crapaud, due à Georges Houle, nous ne saurions hésiter. Gonflé derrière son barrage vieilli, mais resté solide, le poissonneux Crapaud n'allonge pas une plage digne du nom. Bordé d'arbres morts, de souches noires, de racines griffues, il n'inspire que la plus sombre poésie. Il n'est avare ni de poisson ni de maringouins, qui lèvent par nuages d'étangs à proximité, trop proches pour qu'ils ignorent longtemps des humains à chair comestible.

Adieu donc au Crapaud !  
Ceux-là errent de façon grossière, qui prétendent que les femmes se pâment sans exception devant une souris, un rat de ville ou des champs. Si Madeleine s'abandonnait à pareilles terreurs, elle n'aurait pas survécu aux nuits du Gilardo. Au camp qui connut de meilleurs jours, les souris des bois régnaient. Elles sortaient de partout, relouaient les assiettes, surveillaient le moindre mouvement, des poutres ou de l'entre-deux des billots qui forment les murs. Dans l'obscurité, se chamaillant ou jouant, elles échappaient des cris pointus. Quand nous dormions, elles couraient à la hauteur des têtes, n'importe quel caprice de menuiserie convenant à leurs furtives promenades. Il fallut, avant de nous mettre au lit, accrocher les sacs aux fils de fer qui pendaient du plafond, laissés là par d'autres voyageurs de passage, qui savaient à quoi s'en tenir sur leur initiative et leur appétit. Si elles grimpent et s'introduisent partout, elles ne savent encore se glisser le long d'un fil métallique.

Madeleine et son mari s'installent sur les deux sommiers, tandis que je m'accommode du plancher. Qu'on ne s'extasie point sur le grandeur de mon sacrifice. Le bois de mon lit n'est pas moins confortable que le treillis d'acier fatigué, écrasé, bossué, où des journaux jaunis servent de paillasse. L'ennui, c'est que je grelotte dès que le poêle s'éteint, à cause de la couche d'air sous mon double rang de planches. Je m'enveloppe de tricots, ce qui n'améliore rien. Dans une tente, à plat sur le sol, avec un matelas de sapinages, personne ne souffre du froid. C'est ici une autre histoire. Le camp repose sur une sorte de solage, ce qui permet à l'air de circuler au-dessous. Me demandant si je vais flairer par dormir, j'introduis l'épave dans le sac de couchage. Sa chaleur et la moule apportent solution au problème de l'heure.

L'aventure reprend le lendemain, avec moins d'attrait. Nous n'allons plus à la découverte de l'inconnu, mais vers des paysages qui ne tiennent pas toujours leurs promesses. S'il y a peu d'eau dans la passe qui conduit au premier lac Potherie, ou Muskeg, il lèvera sous nos yeux des centaines de canards et de sarcelles. Par contre, si l'eau abonde, ce gibier n'y tiendra pas de réunion particulière. Les oiseaux aiment à fouiller du bec dans la vase du fond, noire et gluante, collante, formée en partie de détritus végétaux, où ils découvrent une nourriture de choix. S'ils ne peuvent espérer là plus qu'ailleurs, ils se répandent à la ronde, pratiquant la devise du chacun pour soi.

En remontant le cours de la rivière, avec ses élargissements et ses courbes, peut-être verrons-nous un ours ou un porc-épic. C'est se lever de désirer plus. Nous sommes d'ailleurs en vacances, résignés à flâner et passer. Il s'agit de perdre notre temps le moins mal possible.

Dans la Vermillon et les eaux qui s'y jettent, le brochet ne manque pas. Au lac Clair et dans les deux Muskeg, retirés en leur farouche isolement, nous courons la chance d'attraper des truites d'honnêtes poids. J'en désespère pour ma part, non efforts dans ce sens n'ayant rien donné dans le passé. Mais qui connaît l'avenir ?

Nous devons de ces choses, mal revenus de nos déceptions des pays d'en haut, quand le canot s'échoue. Il se pose, s'assoie, se vautre dans le sable mou, refusant d'avancer ou de reculer. Ou nous avons quitté le chenal, ou le bas niveau le réduit au point stagnation. Nous venons de traverser une forêt submergée de souches, de racines tentaculaires, d'herbes épaisses et limoneuses. Jusqu'à la pointe des Ingénieurs, où s'éleva le camp de Mgr Charles-Edouard Bourgeois, des Trois-Rivières, la navigation reste plus ou moins hasardeuse. Plus loin, pleine sans de sécurité, à moins de plier une tête dans la première. Cette rivière

(A suivre en page XVII)

(Suite de la première page)  
triquenards de marécages, invitante à distance, décevante de près s'explique par une pelle ouverte du barrage Gilardo, faute de travail forestier dans les environs.

Il s'agit maintenant de se libérer et dépêtrer. Quatre pouces d'eau, quand l'embarcation en tire quatre ou cinq. Installé dans la pince avant et pesant mes 175 livres, je m'emploie à alléger le canot d'autant. Le sable mouvant refusant de me porter, je pose le pied sur la palette de mon aviron, qui tient le coup et m'empêche de m'enliser. Le bâtiment avance pouce par pouce, cependant que je me cramponne à son bord, réalisant des miracles d'équilibre sur l'aviron qui menace de flotter, dès que relâche la pression de mes bottes et que j'essaye de marcher. Nous prenons bientôt de la profondeur et débarquons à la Pointe, où Mgr Bourgeois nous invite à dîner. Nous renouons connaissance avec du vrai boeuf, des légumes non moins authentiques. Dire que ces choses continuaient d'exister, quand nous apprenions à vivre sans elles!

En apprenant que la passe du Muskeg est à pleins bords, nous choisissons de nous rendre au lac Clair par la rivière, la baie des Ambassadeurs remplie d'îles rocheuses, enfin le lac Pin-Rouge, d'où un large portage d'un mille, bordé de bleuets, d'immortelles blanches et de quatre-temps rouge vif, conduira à notre ultime destination.

Sur une distance de quelques arpents, les rivages restent boueux, ornés d'arbres morts et dénudés, de souches, de branches sèches et de madriers anciens, charriés par les crues printanières. Les débarques sont rares, où mettre le pied sur terrain ferme. Agées mais tenant bon, des constructions de billots se dressent ça et là, auxquelles on attachait jadis les estacades qui empêchaient la pitoune de se perdre en dehors du chenal.

La rivière tourne à droite, de plus en plus profonde, et sa couleur passe du vert au noir. En raison de fonds sombres et de berges escarpées, que domine l'épaisse barrière des conifères. Nous pagayons à l'aise, les avirons fendant d'un rythme égal la surface sans rides, sans mouvement apparent, qui porte le canot et le réfléchit. Des battures de sable se dessinent, où se distinguent comme ailleurs des pistes de cervidés, et les empreintes étoilées de pattes d'oiseaux.

Le silence devient si complet qu'on croit l'entendre. Il accable et gêne. Nous nous retenons de parler, par crainte de rompre son charme. Pratique, la chienne dort sur son tas de sacs, le museau entre les pattes. Mais un martin-pêcheur se rend compte sans joie de notre présence. Il jappasse avec tant de véhémence qu'il va en avertir la population animale, à des milles à la ronde, ce qui se trouve dans ses plans, en connaissance de cause ou non. Il nous suit

d'arbre en arbre, en de rapides envols qui le transforment en éclair bleu. Sitôt se pose-t-il qu'il recommence son vacarme sur le ton aigu, criard, déchirant. Comme l'écureuil roux, il se constitue policier de la forêt. Il recommande aux bêtes du voisinage, grandes et petites, de se tenir prêtes à fuir, parce qu'une étrange créature à trois têtes, et à brillante carapace, remonte le fil de l'eau.

— Si nous allions nous promener par en haut, avant de descendre vers le Pin-Rouge?

— Pourquoi pas?

— Nous sommes libres comme l'air et rien ne nous presse plus.

— Va pour les hauts...

Sur le coup de cinq heures, nous apercevons le camp de chasse de monsieur Georges Guèvremont, à l'entrée du lac Travers, et nous autoisons à l'envahir pour la nuit. Il contient des lits et des matelas, ce que nous savons depuis longtemps, un poêle et du bois de corde. On lit sur la porte cet aimable message que ne signerait pas le propriétaire : **Défense d'entrer. Ceux qui seront pris seront poursuivis.** Nous entrons et nous installons au mieux. En pays nordique, une défense du genre est une invitation. Qui vivra verra si, tôt ou tard, on nous traduira devant les tribunaux.

La plupart des camps de la région sont d'accès facile. Ou la porte reste débarrée, ou une fenêtre sans verrou permet d'entrer. Offerte d'avance au voyageur, cette hospitalité à distance assure un honnête respect de la propriété. Un homme qui a froid ou faim, menacé de l'orage, du vent, de la neige, n'hésitera pas à briser une vitre, arracher un volet, pour se mettre à l'abri. Il ne se laissera pas mourir dehors, quand une simple porte le sépare de la chaleur. Je sais un ingénieur forestier qui dispose à sa façon du problème des camps verrouillés ou cadenassés avec trop de soin. Il brise de sa hache serrures et cadenas, écrit ensuite aux propriétaires pour les aviser du délit, leur demande d'évaluer des dommages qu'il paiera. Sa vie d'abord, estime-t-il avec raison.

De bonne heure le lendemain, nous reprenons le chemin qui marche. Jusqu'au lac Cantin, à cinq ou six milles de distance. Il s'écarte de la rivière en direction nord-est, à peine plus large qu'elle. Nous y repérons en arrivant deux orignaux, les premiers et les seuls d'une expédition peu glorieuse. Des mâles de deux ans, aux bois modestes, qui mangent sur la rive et regardent le canot avec indifférence. Nous les approchons assez pour les photographier, mais le déclin de l'appareil, pourtant insignifiant, suffit à leur inspirer crainte. Mains autres bruits ne les émeuvent pas, qu'ils identifient, mais celui-ci ne leur dit rien qui vaille. Pointée vers nous, leur oreille supersensible conseille de rentrer dans la forêt.

Et de revenir sur nos pas, nos vagues plutôt, pour nous engager dans la baie des Ambassadeurs, sombre et de mauvaise augure, semble-t-il, depuis que trois chasseurs venus de Drummondville s'y noyèrent il y a quelques années. Nous piquons sud vers le Pin-Rouge, où nous dressons la tente sur une longue pointe de sable, qui s'avance jusqu'à la moitié de la largeur du lac.

Puisque les circonstances s'y prêtent, pourquoi ne pas nous enquêter de ses possibilités?

Il a plus de trois milles de long, mais nous le jugeons vite. Sous l'angle poisson franc, il ne contient que du brochet. Il est plus propre que la plupart, avec des bordages de sable pâle, presque blanc, et quelques fonds rocheux. Dans une anse, les vestiges d'anciens chantiers. D'énormes pins rouges, qui lui valent son nom, dominent les autres résineux et les bouleaux malades, étêtés par le vent, qui l'entourent. La rumeur qu'on y prend, ou qu'on y prit un jour de la truite tuladi, paraît fantastique. Que le hasard y ait permis la capture d'une pièce venue d'ailleurs, écartée de son habitat, cela n'offre rien d'in vraisemblable. Je me rappelle avoir ferré moi-même, dans un rapide bouillonnant de la Lièvre, au pied du barrage de Notre-Dame-du-Laus, une truite grise de six livres, perdue en des eaux à dorés. Le Pin-Rouge n'a rien d'un lac à salmonidés. Il manque de profondeur, où parties très froides. La truite s'emploierait à le fuir, plutôt qu'à s'y adapter. D'après quelques sondages, il ne descend nulle part à plus de quinze pieds.

Il n'est pas de même du lac Clair, où nous nous tournerons les pouces pendant trois jours. Celui-ci a du sable et du roc, des trous, des fosses, des caves. Mais nous savons d'expérience que ses truites, paresseuses et capricieuses, trop nourries de jeunes carpes et autre fretin, s'obstinent à ne point mordre en été. Elles se cachent dans les fonds, s'y nourrissent des proies à leur portée, sans enthousiasme et sans entrain. Cela est si vrai que les sportifs du Club des Gueuteurs d'Ours, logés au sud de l'immense pièce d'eau, vont taquiner la tuladi du Muskeg voisin, quand il leur prend envie de sa chair rose à saveur de saumon.

Mais le lac Clair a l'humeur bougonne, quand nous arrivons. Il pleut et il vente, ce qui soulève des vagues de trois pieds. Pendant notre séjour, le pluie ne cessera pas un instant. Nous nous installons au camp du Club Drummond, sans rien casser pour y entrer, profitant d'un carreau démaillé de la porte pour tourner le bouton intérieur d'une serrure Yale. J'ai d'ailleurs, depuis longtemps, la permission d'envahir les lieux. Le carreau remis en place,

nous sommes au chaud. Nous attendons le beau temps qui ne viendra pas. Un appareil de radio nous remet en contact avec l'univers, et chacun tue le temps au meilleur de sa connaissance, baillant aux corniches et dormant, lisant de vieilles revues oubliées là.

Nous le croyons à peine, mais il nous vient des visiteurs. Mgr Bourgeois et ses compagnons, puis une demi-douzaine d'écoliers qui voyagent en deux canots, sous la surveillance d'un professeur. De jeunes Anglais de Montréal, partis de Saint-Michel-des-Saints, et qui y retournent. Ils arrivent par les baies d'en face, venus par une chaîne de lacs et de chemins de portage. Ils retournent maintenant à leur point de départ par le lac Clair et la rivière du Poste, qui les conduira jusqu'à l'immensité du réservoir du Taureau, long d'environ vingt-huit milles. Des enfants de douze à dix-sept ans, mais les plus âgés bâtis, musclés comme des hommes adultes. Ceux-là assurent la manoeuvre des embarcations et conduisent les autres, qui obéissent comme des soldats.

Ils acceptent une tasse de thé, mais non de dîner avec nous, et s'embarquent bientôt en direction du Sud. Les plus jeunes s'enveloppent de toiles et de couvertures, les autres de cirés. Pendant la vague poussée vers notre rivage, les canots disparaissent peu à peu dans la brume.

Nous partons nous-mêmes le lendemain, sous une pluie qui ne se fatigue pas de tomber. C'est à croire que les nuages ne désarmeront jamais. Malgré lainages et imperméables, nous gelotons ensemble ou à tour de rôle. La chienne tremble si fort que Madeleine la roule dans une toile et la tient sur ses genoux. La pluie nous mouille, et la vague, l'arbre qui secoue ses branches sur nos têtes. On finit par se réchauffer au maniement des avirons, mais les mains exposées nous gèlent comme en hiver. Après le portage du Pin-Rouge, le trajet par eau se résume à une trentaine de milles. Il nous faut dépêcher, parce que Georges Houle nous attend le soir au Gilardo, avec le jeep. Deux ou trois arrêts dans la journée, dont l'un au camp Guèvremont, où dîner et recueillir le bagage laissé là.

Il y a accalmie vers le milieu de l'après-midi, mais nous essayons de temps à autre de courtes averses. Le ciel n'en finit plus de s'égoutter. Les canards sauvages commencent de se montrer, ce qui paraît de bon augure. Puis des échassiers affairés, qui courent sur le sable et l'inspectent d'un oeil critique. Quand enfin nous débarquons en amont du barrage si lointain, Houle n'y est pas. Il n'arrivera que dans la soirée, quand nous dormirons comme des bienheureux, assommés de fatigue et de froid.